Nord Sentinelle une thérapie insulaire

Jérôme Ferrari dresse un nouveau portrait de la Corse, dans une écriture personnelle, contrastée et, bien sûr, polyphonique.



Par Marion Bauer

Cette année, tous les projecteurs sont braqués sur la Corse. Après avoir fait sensation dans les salles obscures avec *Borgo*, de Stéphane Demoustier, et *le Royaume*, de Julien Colonna — sélectionné dans la catégorie Un certain regard au Festival de Cannes —, l'île de Beauté s'affirme à nouveau, en littérature, avec le retour magistral de Jérôme Ferrari. En 2012, il s'était fait connaître avec *le Sermon sur la chute de Rome*, récompensé par le prix Goncourt. *Nord Sentinelle, contes de l'indigène et du voyageur* — publié aux éditions Actes Sud en août dernier — confirme ce que les lecteurs attentifs savaient déjà : Ferrari est un véritable artisan du verbe, un écrivain à la plume unique, capable de marier profondeur et contemporanéité assumée. À travers cet ouvrage, il nous plonge une fois de plus dans l'âme tourmentée de la Corse, cet écrin méditerranéen de contrastes et d'extrêmes, où la magnificence des décors naturels se heurte à la dureté des existences.

À contre-courant des tendances actuelles, souvent marquées par une certaine économie de moyens, son écriture captive immédiatement. Ici, chaque mot semble choisi avec minutie, sans jamais sombrer dans l'artifice.

Dès les premières pages, nous sommes subjugués par le style de Ferrari. À contre-courant des tendances actuelles, souvent marquées par une certaine économie de moyens, son écriture captive immédiatement. Ici, chaque mot semble choisi avec minutie, sans jamais sombrer dans l'artifice. Les destins croisés des Romani et des autres protagonistes de l'intrigue déploient des thèmes universels qui résonnent bien au-delà des frontières de la Corse. D'une précision remarquable, cette prose accompagne sans fausse note la rudesse du sujet.

La langue française vibre sous la plume de Ferrari, qui allie clarté, élégance et finesse dans une modernité remarquable. L'île est au cœur du récit, omniprésente, elle se révèle aussi bien à travers les paysages saisissants que dans la fierté farouche de ses habitants. L'auteur va bien au-delà d'une simple narration ; il dresse un portrait choral, riche et multiple, de cette terre écorchée vive. Il s'attache à explorer la fureur ancestrale des Corses, non pas pour la glorifier, mais pour en sonder les origines et les répercussions.

« Ce garçon a le sang mauvais, disait ma mère à ton sujet, en se référant, je suppose, au sang des Romani mais elle avait tort, le sang mauvais qui coule dans tes veines est le nôtre, c'est notre sang qui t'interdira à jamais, quelles que soient tes illusions, de devenir ton père, le sang qui fait de toi un faible, comme moi, même si tu crois ce soir que tu as réussi à surmonter ta faiblesse parce que tu t'es armé d'un couteau pour réclamer le prix de ton humiliation sans savoir qu'il te faudra toi aussi payer un



SP/MARIANNE TESSIER

Le village de et selon Jérôme Ferrari. Une scène théâtrale idéale pour ses personnages.

prix exorbitant, un prix que devront aussi payer ton père et ta mère inconsolable.»

L'épopée des Romani, une famille de bandits, dessine la tragédie collective d'une terre où la violence est à la fois un héritage et une prison. Cette dynastie de hors-la-loi devient une métaphore de la condition insulaire, prise entre une quête d'identité et une fatalité qui semble inévitable. Le parcours de cette famille, cru et parfois terrible, est décrit avec une humanité désarmante, échappant habilement au piège du manichéisme. Ferrari ne juge pas: il observe, dissèque et raconte.

Double lecture – critique sociale et éloge voilé

Mais l'une des thématiques centrales, d'une actualité brûlante, réside dans le rapport complexe des Corses à l'altérité. Si la méfiance envers ceux qui sont perçus comme des envahisseurs dépossédant l'île de son identité est solidement ancrée, elle coexiste avec une dépendance économique inévitable. Les touristes reflètent ce paradoxe entre rejet et nécessité. Certains, par leur comportement parfois condescendant, alimentent une exaspération croissante chez les insulaires. Ferrari, avec son humour satirique et son sens du lyrisme, parvient à sublimer cet antagonisme. Cette double lecture — critique sociale et éloge voilé — constitue le sel (corse) du roman.

L'une des grandes forces du texte réside dans cette capacité à embrasser les contradictions. La Corse que Ferrari décrit est à la fois âpre et lumineuse. Les évocations des reliefs montagneux — qui prédominent dans l'imaginaire collectif, éclipsant souvent les paysages urbains où vivent pourtant la plupart des locaux — traduisent les tensions profondes de cette terre, tiraillée entre un passé omniprésent et un futur incertain. Ces descriptions, à la fois poétiques et réalistes, capturent l'essence de la Corse dans toute sa splendeur, où la chaleur de l'été succède au froid glacial de l'hiver, faisant de l'île un personnage à part entière, indissociable des histoires qu'elle abrite.

C'est aussi une œuvre intensément personnelle, où l'on perçoit une dimension autobiographique. Ferrari lui-même, le professeur de philosophie devenu conteur, se raconte en filigrane. Il est cet homme qui, à force de distance intellectuelle, a réussi à échapper à la fatalité de ses origines tout en restant habité par elles. Ferrari devient presque un témoin privilégié, un observateur lucide et mélancolique de ce monde auquel il appartient et qu'il transcende par le langage.

«Depuis lors, comme je le découvre avec effroi, en plus de nos touristes habituels, nous devons subir, d'avril à octobre, le déferlement ininterrompu sur nos rivages, depuis les entrailles de bâtiments gigantesques crachant vers le ciel bleu leurs grasses fumées noires, de hordes de retraités libidineux qui parcourent la ville par petits groupes hostiles et vociférants, exposant à la vue de tous l'obscénité livide de leurs jambes variqueuses et leurs orteils dénudés.»

Son ton mordant traverse la narration, rappelant que la vie, aussi tragique soit-elle, conserve une part d'absurde. Une ironie noire qui enrichit le propos, permettant de mieux saisir la complexité des situations. Ferrari ne se moque jamais de ses sujets: il les éclaire sous un jour nouveau avec une intelligence et une sensibilité rares, sans chercher à expliquer ou à justifier les excès de l'île, mais en se contentant de les exposer dans toute leur brutalité et leur ambiguïté. ●



Nord Sentinelle, *de Jérôme Ferrari, Actes Sud, 144 pages, 17,80 €.*